



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 122, 1991 – 2, *Paul Claudel à travers le Livre d'Hostel. Je cherche Dieu*, par Eugène Ionesco, p. 27-30

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15431-0.p.0035](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15431-0.p.0035)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1991. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# En marge des livres

---

*Zaza*. Correspondance et carnets d'Elisabeth Lacoïn 1914-1929. Editions du Seuil, Paris, 1991. 382 p., 120 F.

---

Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* avaient jadis fait connaître et aimer Zaza, morte à 22 ans, la compagne de classe et l'amie de Simone de Beauvoir, de son vrai nom Elisabeth Lacoïn, Elisabeth Mabilie dans le récit. On n'a pas oublié la page bouleversante qui termine le livre, l'adieu à Zaza sur son lit de mort. Simone laissait vaguement entendre que son amie avait succombé à la maladie pernicieuse (encéphalite virale) parce qu'elle était d'avance affaiblie et minée par un conflit intérieur entre l'obéissance due aux parents et la liberté d'aimer, indirectement victime de son milieu social, de son éducation, de la surveillance familiale, toutes chaînes que Simone avait allégrement rejetées. Le courrier publié enfin, avec quelque trente ans de retard sur un projet déjà élaboré, fait justice du soupçon, rien n'y suggère que Zaza ait été trop contrôlée et asphyxiée.

Il n'empêche que Simone de Beauvoir retournant à son passé s'est attendrie et qu'elle a tracé de la jeune morte, son amie, un portrait émouvant, délicat, aussi fidèle qu'elle le pouvait. Elle l'a contemplée avec ses yeux d'autrefois, devenus les yeux du souvenir. Elle a accentué la gaieté primesautière et la désinvolture de Zaza, enfant de famille nombreuse, son côté «bon petit diable», sa vivacité, sa virtuosité ménagère et culinaire. Elle l'a représentée plus rebelle, plus affranchie et plus contradictoire qu'elle n'était en réalité. La comparaison qu'elle amorce tourne à son désavantage : c'est qu'elle se recrée elle-même rétrospectivement plus dépendante qu'elle n'était, plus tenue en laisse et contrôlée. Il faut faire crédit à Simone de sa loyauté. Mais la correspondance de Zaza reflète une impression assez différente : elle a le plus souvent le regard de Chimène pour l'intellectuelle, la forte en thème, la bûcheuse, la cliente assidue de la B. N. Fine comme l'ambre, Zaza décèle la supériorité intellectuelle et l'ambition de la première de classe. Elle n'est pourtant pas subjuguée, elle perçoit le manque d'intériorité et de vie spirituelle de celle qui deviendra assez vite la «chère dame amonale». Mais elle

admire une ténacité et une persévérance qui lui font défaut. Dans le duo – ou dans le trio, avec Geneviève de Neuville – c'est elle la moins autonome, davantage soumise aux intermittences du cœur. Parler d'une emprise de Simone serait évidemment erroné. Au contraire Zaza manifeste une sorte de sérénité indulgente, à la nuance attristée, devant les « expériences » de l'amie. Elle n'en paraît ni choquée, ni scandalisée. Sans doute, pieuse jeune fille, n'a-t-elle pas mesuré toute la gravité de la mutation, et jusqu'où peut entraîner l'incroyance consécutive. « Dieu, le moment venu, saura vous trouver », écrit-elle. Dieu s'est fait attendre.

Dans ce courrier si vif, affectueux, pittoresque, le lecteur découvrira avec émerveillement le talent d'une épistolière en herbe (le séjour d'hiver à Berlin en 1928, notamment, est délicieux). Zaza s'y révèle à la fois plus mûre et plus fragile que d'après les souvenirs de Simone. Elle est très sensible, songeuse, sentimentale et romanesque, comme en témoigne l'idylle qui à 15 ans l'attache à un jeune cousin d'Amérique. Mais Zaza ajoute à ce dont rêvent les jeunes filles une singulière faculté d'étude et d'introspection, qui fait qu'elle tient à distance les appels et les émois de l'adolescence. En peu d'années, comme si Dieu voulait la préparer à une courte existence, elle a parcouru de longues étapes de la connaissance de soi. Le miroir n'est cependant pas son occupation favorite. Elle fait preuve de dynamisme, d'une activité multiple : étudiante de Sorbonne, enseignante, cheftaine de louveteaux, elle est aussi une zélée petite maîtresse de maison, bras droit de sa mère ; elle cuisine, elle s'affaire à la confection de pâtisseries et de pots de confiture, elle taille des robes, elle éduque et promène ses frères et sœurs cadets, sans compter les distractions, le tennis, l'auto, les pique-niques au bord de l'Adour, les visites, maintes lectures et un courrier de ministre. Les photographies montrent une enfant au visage gai et intelligent, plus gracieux que joli ; plus tard les traits s'affermissent, ils sont empreints de gravité douce et d'un soupçon de mélancolie.

\*  
\* \*

Les papiers de Zaza, pieusement enfouis sous le chagrin d'un deuil hermétique pendant trois décennies, furent exhumés des archives familiales à l'occasion des *Mémoires* et destinés à paraître dans leur sillage. Ils eussent bénéficié alors d'une actualité, et du renom de Simone. Les circonstances ne permirent pas de donner suite, comme on dit, au projet, surtout par crainte de l'indiscrétion vis-à-vis de tiers, et pour respecter les réticences et l'anonymat du fiancé secret du dernier été. Depuis trente autres années ont passé, la plupart des acteurs sont morts, le danger n'existe plus de rouvrir des blessures, on a pu lever, à une exception près, le voile des pseudonymes qui faisaient du récit de Simone presque un roman à clefs. On peut désormais rêver et conjecturer, se demander par exemple si Simone au bout de la nuit a rencontré son ange tutélaire, portant sur elle un regard chargé de remontrance. L'erreur serait plutôt de se laisser prendre au charme suranné du temps jadis, aux douceurs fanées des vacances bourgeoises, de tourner les pages comme un album de la Belle Époque, et de profiter du succès de la mode rétro. Ce ne serait pas digne de Zaza, qui apparaît ici telle qu'en elle-même. Quiconque cherche en outre une documentation sur la Sorbonne de Fortunat Strowski, les Equipes sociales de Robert Garric ou la vie estudiantine sous la troisième République, se sentira forcément frustré.

Les éditeurs, aidés par Marie-Christine Bastien, ont réduit leur intervention au minimum. L'héroïne se présente pour elle-même, elle sort de l'ombre diaphane où Simone l'avait rangée. Même si sa plume agile ressuscite un *piccolo mondo antico*, le climat légèrement désuet des vacances landaises, le septième arrondissement, une Sorbonne studieuse et stylisée, le Berlin de l'expressionnisme, là n'est pas la raison d'être du livre, encore moins la source de notre émotion. Ce qui retient l'attention, à travers anecdotes et confidences, c'est l'essor interrompu d'une vie ardente et vibrante, la sonate inachevée. La musicienne s'est tue trop tôt.

Or elle venait juste de trouver une forte raison de vivre, un amour qui semblait promis à la durée. Mais, d'autre part, elle avait été comme avertie de sa mort précoce : lettres et notes intimes sont jalonnées de ce qu'après coup on appelle des pressentiments. Elle considère la mort comme «une chose toute naturelle» (1). Elle écrit : «la seule nouveauté que j'attends de ma vie, c'est ma mort» (2) – propos étrange chez un être si jeune et frémissant, si l'on ne savait que l'adolescence est l'âge des intuitions absolues. Quand disparaît sa chère tante Geneviève, à qui elle dédie un touchant adieu, elle «appelle la mort» (3). Elle imagine que «tout ça va être tout de suite fini», qu'elle a «rêvé qu'elle existait» (4). Elle se reproche même son «désir coupable de la mort» (5). A Berlin, dans un moment de solitude et de cafard, elle en a «assez de contempler toute seule sa vie et sa mort» (6). Elle se berce de Rilke : Seigneur, donne à chacun sa propre mort... (7) Elle se dit que «bientôt la mort sera là» (8). Cette aspiration à la mort ne rend pas celle-ci moins «terrible», moins «affreuse» (9), surtout dès là que l'amour naissant rattache à la vie. Quelquefois la hantise de la mort dissimulait un mal de vivre, le «pur ennui de vivre» de Valéry (10) – une formule qui l'a frappée. De ce malaise existentiel le «petit camarade» ferait dix ans plus tard le point de départ d'une nouvelle philosophie. Il fallut la foi robuste et triomphale de Claudel pour redonner au christianisme de Zaza sa pleine vigueur intérieure, d'autant qu'au poète le sentiment d'exil et le poignant déchirement de l'absence ne sont pas inconnus. *La Messe là-bas*, don d'une main chère, accompagne les dernières semaines.

On devine chez Zaza, sur un fond de fatalisme naturel, quelque chose de la mentalité des bonnes familles catholiques d'autrefois, marquée par la dévotion doloriste du 19<sup>ème</sup> siècle, axée sur le détachement et le renoncement, sur l'ascèse et le sacrifice. Par une ironie amère c'est au moment où après une phase d'abattement elle recommençait à vivre et à goûter la *joie* de Claudel, qu'elle a été inopinément exaucée ! Cette mort laisse la brisure de l'inachevé. Zaza n'a pas eu sa part de vie. Mais dans le cœur des siens elle a toujours vingt ans. Grâce à leur touchante initiative elle s'acquerra désormais de nouveaux amis. Ils ont bien fait de redresser cette urne funèbre et délicate «d'où jaillit toute vive une âme qui revient».

Xavier TILLIETTE

#### NOTES

- (1) *Zaza*, p. 125.  
 (2) *Id.* p. 132.  
 (3) *Id.* p. 114.  
 (4) *Id.* p. 140.  
 (5) *Id.* p. 69.

- (6) *Id.* p. 187.  
 (7) *Id.* p. 188.  
 (8) *Id.* p. 260.  
 (9) *Id.* p. 242.  
 (10) *Id.* p. 132.

Ce volume contient sept articles consacrés aux Anges en littérature. Sans pouvoir entrer dans le détail, il nous incombe de souligner tout l'intérêt de l'étude d'ouverture de Jacques Houriez sur «L'ange et l'analogie dans les Commentaires bibliques». En l'espace d'une quinzaine de pages l'auteur passe avec souplesse de la conversion aux dernières années en montrant le sens «un, unifiant et analogique» de l'œuvre claudélienne, à l'image de la Bible. Signalons également deux travaux précis, «Violaine and Ysé» d'Anne-Marie Geoghegan et «Claudel et l'Ange dans *Le Soulier de satin*» de Michel Autrand. (Ce dernier, dont la réputation claudélienne n'est plus à faire, multiplie les comparaisons poétiques, de *Cakountala* à René Char, pour notre plus grand plaisir ; et il termine en rappelant la merveilleuse image «réciproque» de l'Ange que nous lisons dans la vingt-quatrième Épître de 1946). Les autres articles, éclairants dans la perspective adoptée, traitent de Proust (Will L. McLendon : «Proust's Angels, Guards, and Guardian Angels»), de Mauriac (Brian Thompson : «Mauriac's Angels»), d'Anatole France (Marie-Claire Bancquart : «Anatole France et l'Ange tombé») et de Giraudoux (Moses M. Nagy : «The Unspeakable Angels of Jean Giraudoux»). Ce vol d'anges – «au milieu d'un tourbillon de chauve-souris effarées» – témoigne admirablement du tirage de l'esprit.

James LAWLER

